

CO  
éditions  
/POLAR

P.J. DUBREUIL

# AFFAIRE DE SANG



*Du même auteur, publié chez n'co éditions*

*Fantasy :*

*Chroniques de Diamanterre*

- Épisode 1 : Bienvenue dans le système (mars 2022)
- Épisode 2 : Le Roi-Druide (juillet 2022)

*Thrillers / Policier :*

*Sous influence* (juin 2022)

*Ailleurs...*

*Fantasy / Science-fiction :*

*Templier, le dernier gardien* (Éditions Sydney Laurent)

*Trilogie de l'expansion galactique :*

- Tome 1 : Le retour des Morbacks (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 2 : Le secret des Oltaranns (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 3 : Le gambit de l'empereur (Éditions Sydney Laurent)

*Des hamsters et des hommes* (Éditions Sydney Laurent)

*Trilogie des Stellarques :*

- Tome 1 : Exillium (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 2 : Résilience (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 3 : Machinations (Éditions de l'Arbre-Monde, à paraître)

*La deuxième vie de Benjamin Augrandpied* (Éditions de l'Arbre-Monde)

*Thrillers / Policier :*

*La mémoire en fusion* (Éditions Saint-Honoré)

*Les pourritures terrestres* (Éditions Sydney Laurent)

*De Profundis* (Éditions Sydney Laurent)

*Virusse* (Éditions Sydney Laurent)

*Le passé en abyme* (Éditions Sydney Laurent)

*Vous reprendrez bien des clams* (Éditions de l'Arbre-Monde)

P.J. Dubreuil

# Affaire de Sang

Roman

*Il n'y a pas de suicides, il n'y a que des meurtres.*  
*Elsa Triolet (Les fantômes armés)*

# Sommaire

Prologue	1
1 – Éric et Julie	6
2 – Julie (et Norbert)	12
3 – Novembre 2006	19
4 – Éric	22
5 – Éric et Julie	29
6 – Novembre 2006	38
7 – Éric et Julie	41
8 – Charles d’Estressac	48
9 – Éric et Julie	54
10 – Novembre 2006	61
11 – Julie	64
12 – Éric	68
13 – Novembre 2006	77
14 – Éric	82
15 – Cyrielle	89
16 – Éric	97
17 – Novembre 2006	105
18 – Charles d’Estressac	107
19 – Éric	115
20 – Julie (même jour)	122
(Kevin et Betty)	124
21 – Julie (et Éric)	130
22 – Cyrielle	137
23 – Julie (et Éric)	140

24 – (Un terrain vague, quelque part en banlieue ouest)	144
25 – Julien Lambert	147
26 – Éric (et Julie)	154
27 – Mars 2007	162
28 – Éric (et Julie)	164
29 – Cyrielle	172
30 – Éric (et Julie)	176
31 – Éric (et Julie... à moins que ce ne soit le contraire)	182
32 – Julie	188
33 – Éric	190
34 – Julie (et Éric)	195
35 – Éric	199
Épilogue	204
Julie (trois ans plus tard)	206

## *Prologue*

---

Yvette Etiévent est fatiguée en cette matinée du 24 octobre 2022. Fatiguée d'aller ramasser les cochonneries des autres, fatiguée de refaire sans cesse les mêmes gestes, remplir le lave-vaisselle parce que ces grosses feignasses n'ont pas eu le courage de le faire et ont préféré entasser leurs assiettes sales dans l'évier qui déborde et qui pue, ramasser les affaires crasseuses à côté de la corbeille à linge, ou encore ranger la chambre des gosses. Elle la retrouvera dans le même état bordélique la semaine suivante, elle le sait. Mais surtout, elle est fatiguée de se farcir leur condescendance lorsqu'arrivent les fêtes de fin d'année.

— Et vous allez passer Noël en famille, Yvette ?

Les abrutis ! Comme s'ils ne savaient pas qu'elle vit seule ! Ses gosses sont loin. C'est difficile de l'être davantage, avec un fils en Australie et une fille au Canada. Et en plus, elle n'a pas vraiment de leurs nouvelles. Elle n'a pas d'ordinateur, tout au plus un téléphone portable qui a remplacé sa ligne fixe parce que c'est moins cher, et elle ne sait pas trop se servir de toutes ces applications — on dit appli, maintenant, comme si les mots de plus de deux syllabes faisaient peur — alors elle reçoit un texto, de temps en temps. Elle y répond, même s'il lui faut une éternité pour taper une phrase avec ses doigts raidis d'arthrose.

Au moins, elle sait qu'eux sont toujours vivants, pas comme ce gros porc de Robert, son mari. Elle aimerait bien dire son ex-mari, mais cet enfoiré s'est fait la malle, un beau matin, et il n'est jamais rentré. Et c'est comme dans cette chanson de Reggiani, l'Italien : il était sorti pour acheter des clopes au coin de la rue. La police n'a jamais mis la main sur lui. C'est comme s'il s'était évaporé, pschitt ! Elle a consulté une avocate, un dossier a été monté, abandon du domicile conjugal et tout un tas de termes qu'elle n'a compris qu'à moitié, mais tout cela n'a servi à rien. N'empêche, elle aimerait bien savoir ce qu'il est devenu depuis quinze ans.

Alors elle a dû travailler plus qu'avant. Ce n'est pas qu'il gagnait beaucoup : un salaire de VRP, ça ne va pas péter bien haut, parce que les commissions, on sait ce que c'est. Un mois c'est bon, mais le suivant, pas tant que ça. Quoi qu'il en soit, ça lui permettait de ne pas faire trop de ménages. La conséquence directe est que depuis le départ de cet enfoiré, il lui a fallu augmenter la cadence. Heureusement que les gens sont de plus en plus cossards, sauf qu'avec la crise, comme ils disent, ils sont devenus pingres, aussi.

Victor Mancel, c'est un peu différent. C'est que c'est un grand monsieur, lui, un écrivain de renom : il a déjà écrit plusieurs best-sellers. Yvette ne lit pas, elle n'a pas le temps, et quand elle rentre le soir, elle est trop épuisée pour ouvrir un livre. Elle préfère s'effondrer sur son canapé défoncé, en face de la télé, et regarder les feuilletons « événements » ou « incontournables ». Au moins, elle n'a pas à réfléchir.

En faisant tourner la clé dans la serrure de la porte d'entrée du petit pavillon d'Auteuil, elle ne sait pas encore que sa routine va être chamboulée. D'ordinaire, monsieur Mancel l'accueille dans la cuisine et lui propose un café. Il est bon, son café, pas comme celui qu'elle achète dans la petite supérette de son quartier. L'homme vit seul, même s'il a beaucoup d'« amies », comme il dit. Il faut dire qu'il porte encore beau, et il peut se le permettre, à

trente-six ans. Elle connaît sa biographie par cœur : elle aime bien rendre jalouse sa copine Marthe. La pauvre n'a pas la chance de faire des ménages dans les beaux quartiers. Elle travaille pour une société d'entretien pour un salaire de misère. Ce n'est pas qu'Yvette gagne beaucoup plus, mais elle est souvent payée en liquide ou en chèques emploi-service... et le liquide, on n'est pas obligé de le déclarer entièrement. On s'arrange comme on peut, pas vrai ? Parce que de toute façon, sa retraite sera minable, et encore, si elle en a une. Sinon, ce sera le minimum vieillesse. À peine de quoi vivre, survivre, en réalité... c'est d'ailleurs ce qu'elle fait déjà, si on veut être totalement honnête.

Ce matin, la maison est silencieuse. Et il n'y a pas que cela : elle ne perçoit aucune odeur de café. Elle est intriguée : quand monsieur Mancel s'absente, il la prévient. Cela ne lui ressemble pas.

Le hall est assez sombre aujourd'hui. Elle pose son cabas au sol après avoir refermé la porte, accroche sa gabardine à une patère et éclaire la pièce. L'entrée mène à un grand salon légèrement surélevé que l'on atteint après avoir monté quatre marches en pierre de taille devant lesquelles un paillason permet de s'essuyer les pieds.

Visiblement, un gros porc n'a pas jugé nécessaire de le faire : de vilaines traces boueuses sont parfaitement visibles. Yvette est choquée : cela aussi ne ressemble nullement à monsieur Mancel, toujours très soigneux. À tel point d'ailleurs qu'elle se demande parfois ce qu'elle vient faire chez lui. Mais comme il paye bien et que parmi tous ses clients, c'est son préféré, elle continue de venir faire le ménage une fois par semaine.

Irritée, elle se met en tête de suivre les traces : si leur auteur se trouve encore au bout du chemin, elle lui dira sa façon de penser... sauf qu'elle tombe sur d'autres marques, plus diffuses au début, et qui vont dans l'autre sens, vers la sortie. Le tout mène

à la chambre de monsieur Mancel. Elle passe devant une petite commode qu'elle a astiquée des dizaines de fois. Il y a exposé son dernier livre, vendu à plus de cinq cent mille exemplaires et en cours de traduction dans plusieurs langues : *Le Baiser du Vampire*. Yvette se demande comment on peut bien s'intéresser à ce genre d'histoire. La vie est déjà bien assez glauque, alors pourquoi faire intervenir des êtres dont chacun sait qu'ils n'existent pas ? Ou peut-être que si, après tout ? On dit toujours que ces vieilles légendes reposent toutes sur un fond de vérité.

Elle poursuit son chemin. La porte de la chambre est entrebâillée, mais la pièce est dans la pénombre. Elle s'avance dans l'encadrement. Sur le lit, un corps semble être allongé à même les draps. D'où elle est, avec le faible éclairage, elle ne voit pas grand-chose, mais elle hésite encore.

— Monsieur Mancel ? Ça ne va pas ?

En l'absence de réponse, elle se décide à allumer le plafonnier... puis porte la main à sa bouche, mordant légèrement son poing serré pour ne pas hurler de terreur.

Victor est allongé, nu sur les draps, le visage exsangue tourné vers elle, les yeux écarquillés, un peu comme s'il ne croyait pas qu'il était mort. Voulant s'en assurer, elle s'approche de lui, plus intriguée qu'effrayée, et pose la main sur le front de l'écrivain. Il est glacé, et, passé le choc, elle voit bien qu'il ne respire plus. C'est alors qu'elle remarque un détail curieux. Le corps est à plat dos, mais le visage tourné vers la porte dégage le cou de l'homme sur lequel deux marques rouges, comme des perforations, sont clairement visibles, à quelques centimètres d'écart. Bizarrement, il n'y a pas de sang sur le drap ni autour de la blessure, comme si celle-ci avait été soigneusement essuyée.

Yvette n'est pas folle : les toubibs ne pourront plus rien faire, par contre la mort de monsieur Mancel lui semble plus que suspecte.

Elle se décide à appeler le 17. Après une attente assez courte, on décroche. C'est un gars qui lui répond d'une voix lasse.

— Commissariat de Boulogne-Billancourt. Je vous écoute.

— Euh... c'est pour signaler un décès.

— Un décès? Où vous trouvez-vous?

— Au 11 rue Denfert-Rochereau, au domicile de monsieur Victor Mancel.

— L'écrivain?

— Oui, je suis sa femme de ménage, je viens d'arriver.

— Et vous êtes certaine qu'il est mort?

— Oui : il est allongé sur son lit... euh... totalement nu... et il y a deux traces bizarres sur son cou.

— Vous n'avez touché à rien?

— Non, je vous dis. Je viens d'arriver, et je l'ai trouvé, là, dans sa chambre.

— Ne bougez pas. Nous vous envoyons quelqu'un immédiatement.

— Tout de suite? Parce que...

Trop tard. L'autre a déjà raccroché. Elle espère que les flics vont se pointer rapidement. C'est qu'elle a d'autres ménages à faire, Yvette! Sans qu'elle y pense, elle reporte son regard sur le cadavre de Mancel, étouffant de justesse un rire nerveux : il avait vraiment un tout petit kiki...

*Éric et Julie*

La voiture banalisée s'arrête près du 11 de la rue Denfert-Rochereau. Un homme et une femme sortent de la Peugeot grise et sale, couverte de poussière, aux bas de caisse tapissés de boue et au toit constellé de fientes d'oiseaux. Le gars est assez grand, revêtu d'un trench mastic par-dessus un pantalon noir et une chemise blanche. Ce matin, il s'est probablement coiffé avec un pétard à en juger par ses cheveux bouclés qui partent dans tous les sens. Il doit se situer du mauvais côté de la trentaine, mais sa démarche élastique témoigne de sa forme physique. La fille est plus jeune d'une bonne dizaine d'années, peut-être davantage, jean bleu foncé et baskets blanches, le haut recouvert d'un sweat bordeaux trop grand de deux tailles au moins si on considère qu'elle semble ne pas avoir de mains. Une chevelure aile de corbeau coupée au carré encadre deux grands yeux gris-bleu.

L'homme verrouille la voiture et tous deux se dirigent vers la grille en fer forgé, repoussent le portail métallique qui s'ouvre en grinçant légèrement et s'avancent jusqu'à la porte d'entrée en suivant une allée gravillonnée. La baraque est typique du secteur : bâtie en pierre meulière sur trois niveaux dont un sous combles, une toiture en ardoise très pentue et un entresol. Dans le quartier,

surtout si on pense qu'il y a un jardin à l'arrière, bien isolé de la rue pas très passante, elle doit valoir une fortune. Avant que l'urbanisation galopante de Paris ne la phagocyte, elle devait même être presque en pleine campagne. Maintenant, ce n'est plus qu'un pavillon parmi tant d'autres, grisâtre, anonyme, perdu au milieu de la grande cité.

L'homme sonne à la porte. Une fois suffit : celle-ci s'ouvre sur une petite femme légèrement voûtée. Tout dans son attitude traduit la lassitude, mais aussi l'inquiétude. Ses yeux bleus délavés ne cherchent pas le contact. Elle est déjà soumise, prête à s'en prendre plein la tronche, plus par habitude probablement que pour quelque autre raison.

— Bonjour, madame?...

— Yvette Etiévent. Je suis... je suis la femme de ménage.

— Je suis le commandant Éric Lanthaume, et voici le lieutenant Julie Destivelle. C'est vous qui nous avez appelés?

— Oui. Vous avez fait vite.

— Nous essayons. Surtout s'il semble que la mort ne soit pas naturelle, d'après ce que vous nous avez communiqué... sans compter que monsieur Mancel est... était quelqu'un de connu. Lorsque cela se saura, ce coin va grouiller de journalistes. Je ne saurais trop vous recommander de ne rien révéler. À personne. Attendez que nous fassions une déclaration officielle. Je peux compter sur vous?

— Bien sûr, commandant.

— Conduisez-nous au corps, s'il vous plaît.

— C'est par-là. Suivez-moi, je vous prie.

Éric et Julie emboîtent le pas à la femme qui les conduit directement à la chambre. Le spectacle qu'ils ont sous les yeux est assez équivoque tellement la position du corps est artificielle. Il se tourne vers sa jeune collègue après s'être penché de longues secondes au-dessus du cadavre.

— Je te laisse faire. Je vais m’occuper de madame Etiévent dans une autre pièce.

— OK, chef.

Puis il se tourne vers la femme.

— Venez avec moi, je vous prie. J’ai juste quelques questions à vous poser. Ensuite vous pourrez partir.

Elle ne répond pas, se contentant d’opiner tout en gardant toujours les yeux baissés. Il se dit alors qu’elle a dû pas mal morfler dans sa vie. Il se croit obligé de rajouter une couche.

— Ne vous en faites pas, c’est juste la procédure.

Il la conduit vers l’entrée : cette pièce a déjà été contaminée, alors, un peu plus un peu moins... et puis, elle n’a pas le profil d’une meurtrière. Il en est presque certain. Il sort un petit enregistreur de sa poche. Il trouve que c’est plus pratique que de tout noter, à l’ancienne. En plus, il écrit comme un toubib et personne n’arrive jamais à le relire, pas même lui. Là, au moins, il est certain de ne rien oublier. Il appuie sur le bouton d’enregistrement avant de prononcer quelques mots.

— Yvette Etiévent, femme de ménage, 24 octobre. Madame Etiévent, quand avez-vous découvert le corps de monsieur Mancel ?

— Ce matin en arrivant... il y a moins d’une demi-heure. Je vous ai appelés immédiatement.

— Et vous n’avez rien touché ? Rien déplacé ?

— Rien, je vous dis. Je sais ce qu’il faut faire dans ce genre de situation. On en voit assez à la télé...

— Si vous saviez le nombre de bêtises qu’ils profèrent dans ces feuilletons... mais vous avez raison. Là, au moins, ils ne se trompent pas. Depuis combien de temps travaillez-vous pour monsieur Mancel ?

— Cela doit faire... un peu plus de quatre ans maintenant.

— Et combien de fois par semaine ?

— Oh, une seule fois. C'est suffisant. C'est... c'était un homme très ordonné, très méticuleux.

— Comment était-il avec vous ?

— Très gentil. Il m'offrait souvent le café quand j'arrivais le matin. C'est pour ça que je me suis tout de suite inquiétée en ne sentant pas l'odeur. Et puis, il y avait les traces de boue : ça ne lui ressemble pas. J'ai fait attention de ne pas les effacer... j'imagine que c'est un indice, non ?

Il émet un petit rire.

— Vous avez tout à fait raison. Nous verrons avec la police scientifique. Croyez-vous qu'il avait des ennemis ?

— On en a tous. Moi, c'est mon mari qui a fichu le camp il y a quinze ans, ce qui m'oblige à bosser comme une malade pour joindre les deux bouts.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je veux dire par là qu'un homme connu comme lui en avait forcément. Une jalousie de la part d'un autre écrivain, peut-être ? Quelqu'un à qui il a fait de l'ombre, un jour ? Un mari cocu ? Il avait beaucoup d'amies, beaucoup de femmes autour de lui. Je tordrais bien le cou à mon mari, par exemple, si je pouvais mettre la main sur lui.

— Gardez-vous en bien malheureuse, je serais obligé de vous arrêter ! Je suppose que vous avez pris le temps de regarder les marques qu'il a sur le cou ?

— Bien sûr.

— Et vous pensez à quoi ?

— Les vampires n'existent pas.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que son dernier livre en parle.

Éric préfère ne rien ajouter. Il sait déjà qu'il ne tirera rien de plus d'Yvette. Elle a eu la malchance de découvrir le cadavre, c'est tout. Elle a au moins eu la bonne attitude et n'a rien dérangé. Il

est d'ailleurs étonné de sa présence d'esprit et de son calme, eu égard aux circonstances. Il récupère le double des clés qu'elle a en sa possession, prend ses coordonnées et la libère. Elle file sans demander son reste.

Il retourne alors dans la chambre. Julie est debout devant le cadavre, pensive.

— T'en dis quoi, bizuth ?

— Tu m'emmerdes, chef. Je suis sortie troisième à l'École de police ! Rappelle-moi ton classement, déjà ? Alors, aie un peu de respect pour tes subalternes !

— Attends. Je te portais dans mes bras quand tu étais encore au biberon, voisine.

— Ex-voisine. Et c'est pas parce que tu draguais ma grande sœur que tu peux tout te permettre avec moi. Mais je vais tout de même te dire ce que je pense.

— Je t'écoute.

— C'est une mise en scène.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les traces de pas, tout d'abord. Elles se dirigent vers la chambre puis en repartent. On peut les suivre depuis l'entrée, mais elles s'estompent en allant vers la sortie : la boue a séché, entre-temps, ou bien elle est toute tombée. Et puis, y'a pas de sang... je veux dire, nulle part. Donc, visiblement, le gars a été tué ailleurs puis ramené ici. Par le tueur, bien sûr.

— Et c'est tout ?

— Non. Je mettrais ma main au feu que Norbert ne va pas trouver une goutte de sang dans ce corps.

— Éclaire-moi, tu veux bien ?

— Regarde-le. Il est tout blanc, et puis jette un œil à ses chevilles. Tu vois les traces ? Mancel a été pendu par les pieds, puis vidé comme un poulet.

— Par les trous du cou ?

— Ouais. L'assassin a dû utiliser un truc pointu, un poinçon, par exemple. Les perforations sont circulaires. Mancel s'est probablement vidé de son sang, tout doucement, jusqu'à ce que son cœur cesse de battre.

— C'est un peu tordu, non ?

— T'as raison, chef. C'est ce qui me fait penser à une vengeance.

— Pourquoi ?

— Tu ne trouves pas bizarre que son dernier bouquin parle de vampires et qu'on le retrouve vidé de son sang ? C'est pas une coïncidence : il y a un message derrière tout ça.

— Lequel ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis qu'une petite main, moi, un bizuth, comme tu dis. C'est toi le chef, chef. C'est à toi de rassembler toutes les pièces du puzzle et de tirer la couverture à toi.

— Ha ha, très drôle. Tu devrais voir avec le Cirque d'Hiver : on dit qu'ils cherchent des clowns. Bon... tu restes ici en attendant les gars de la police scientifique. Je retourne au bureau.

— Et je reviens comment, moi ?

— T'as qu'à rentrer avec Norbert. Il se fera un plaisir de te raccompagner.

— Je te préviens : s'il tente quoi que ce soit, il devra mettre ses joyeuses au repos pendant quinze jours. Je l'ai déjà averti : les mains sur le volant ou le levier de changement de vitesse. Pas ailleurs ! Et en plus, il pue le formol.

— On dit formaldéhyde, lieutenant. Formol, c'était au siècle dernier.

— N'empêche. Il schlingue. Allez, salut, chef. Je te retrouve dès qu'on a fini, ici.

— C'est ça.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

Affaire de sang  
P.J. Dubreuil  
Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG  
Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions  
3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
nco-editions.fr